



**HAL**  
open science

# Quelques remarques sur l'origine des Grammaires de Constructions et le statut des représentations en linguistique

Guillaume Desagulier

► **To cite this version:**

Guillaume Desagulier. Quelques remarques sur l'origine des Grammaires de Constructions et le statut des représentations en linguistique. 2007. halshs-00202008

**HAL Id: halshs-00202008**

**<https://shs.hal.science/halshs-00202008v1>**

Preprint submitted on 3 Jan 2008

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Quelques remarques sur l'origine des Grammaires de Constructions et le statut des représentations en linguistique

Guillaume Desagulier  
gdesagulier@univ-paris8.fr

(janvier 2007)

## 0. Remarques préliminaires

Ce texte a pour but de présenter de manière simplifiée le questionnement qui a conditionné l'apparition des Grammaires de Constructions (GxC), dont il a été question lors du séminaire du PRIAL le 13 décembre dernier. L'intérêt de ce cadre théorique est multiple. Tout d'abord, il permet d'opérer la jonction entre la conception générativiste et l'approche fonctionnaliste de la faculté de langage. Lorsque Jackendoff et Pinker (Pinker et Jackendoff 2005, Jackendoff et Pinker 2005) remettent en cause l'argument de Hauser, Chomsky et Fitch (2002, 2005) selon lequel la faculté de langage (FLN) s'articule autour d'un cœur syntaxique abstrait et récursif excluant le lexique, ils mettent en avant la fragilité empirique de la théorie et s'appuient en cela sur les GxC (2005b, 219-223). Le dossier « Constructions » récemment ajouté à la base de données propose à la lecture des articles mentionnés par Jackendoff et Pinker ou en lien direct avec le débat dont il a été question dernièrement.

## 1. Constructions, symboles, représentations

Les GxC ne sont pas apparues dans un vide théorique. Elles constituent en fait la réponse cognitiviste aux approches générativistes des phénomènes de syntaxe. Dans l'approche constructionnelle, les unités primitives de base ne sont plus les règles linguistiques abstraites (algébriques) permettant de combiner des symboles eux-mêmes indépendants du sens. Plutôt que de postuler l'existence de règles modulaires en interaction, les GxC effectuent un retour à la primauté du signe saussurien en caractérisant la langue à partir de l'unité de base qu'est la construction, c'est-à-dire un symbole intrinsèquement porteur de sens. Voilà un point qui a été particulièrement développé par Goldberg dans les traitements des constructions résultatives et de certaines causatives :

By recognizing the existence of meaningful constructions , we can avoid the claim that the syntax and semantics of the clause is projected exclusively from the specifications of the main verb (1995 : 224).

Les constructions sont également qualifiées d' « entités indépendantes » :

(...) the constructions suggested here can be viewed as free-standing entities, stored within the lexicon alongside lexical items, idioms, and other constructions that may or may not be partially lexically filled (1995 : 221).

Elles sont en cela très proches de la définition de l'unité linguistique proposée par Langacker :

A unit is a structure that a speaker has mastered quite thoroughly, to the extent that he can employ it in largely automatic fashion, without having to focus his attention specifically on its individual parts or their arrangement. Despite its internal complexity, a unit constitutes for the speaker a “prepackaged” assembly; because he has no need to reflect on how to put it together, he can manipulate it with ease as a unitary entity. It is effectively simple, since it does not demand the constructive effort required for the creation of novel structures. Psychologists would speak of a “habit”, or say that “automatization” has occurred. (1987 : 57).

Cette caractérisation de l’unité linguistique nous semble juste, mais appelle quelques précisions. Alors que pour un linguiste une construction complexe est nécessairement décomposable en éléments fondamentaux, un locuteur n’a pas besoin de procéder à une telle analyse ni même d’avoir accès à la complexité interne de cette unité linguistique pour en faire usage<sup>1</sup>. La construction est dans ce cas perçue globalement, ce qui ne veut aucunement dire qu’elle soit non analysable et non décomposable, bien au contraire. Les unités linguistiques sont des constructions stabilisées mais très rarement figées<sup>2</sup>.

Les linguistiques cognitives accordent un grand crédit à la thèse symboliste, d’inspiration néo-saussurienne, vu qu’elle met l’accent sur la nature mentale et conventionnelle (c’est-à-dire culturellement négociée) du signe linguistique. Ce dernier n’a cependant pas de référent objectif dans la réalité. Le concept et l’image acoustique (ou graphique) qui y est associée sont tous deux des entités mentales, présentes dans l’esprit du locuteur. La thèse symboliste est une réponse au problème persistant de la représentation mentale du langage. Ce dernier est abordé par Chomsky dans *Aspects of the Theory of Syntax* (1965) mais ne semble pas réglé trente ans plus tard dans *The Minimalist Program* (1995). Chomsky (1995) développe deux idées minimalistes, à savoir l’économie de dérivation et l’économie de représentation. En vertu de l’économie de dérivation, les mouvements syntaxiques ne se font que pour faire correspondre un trait interprétable à un trait ininterprétable. Ainsi, la marque du pluriel régulier appliquée aux noms en anglais – par exemple *cars* – permet d’assigner une valeur référentielle au substantif (plusieurs voitures et non une seule). Le syntagme est rendu interprétable. L’économie de représentation suppose que la structure de la grammaire est nécessairement motivée. Ainsi, la structure d’une phrase ne doit excéder ni en taille, ni en complexité la configuration optimale à sa grammaticalité (cf. le rasoir d’Occam). Ces principes économiques sont, en définitive, assez vagues. Ce qui importe aux yeux de Chomsky, c’est que la modélisation à laquelle parvient le linguiste soit dotée d’une pertinence (pour ne pas dire réalité) psychologique, et ainsi dépasse son statut de simple outil dans l’analyse linguistique. La représentation d’une phrase est censée être à l’image de ce qui se passe dans l’esprit de qui la produit ou l’entend. Ce type de modèle pose la question de la

---

<sup>1</sup> La grammaire du linguiste est nécessairement plus savante, car plus détaillée, plus explicite, que la grammaire du locuteur. La tâche de la première est d’expliquer la seconde, tout en demeurant psychologiquement réaliste, d’où l’impression pour le linguiste d’être cerné entre deux exigences qu’il lui faut à tout prix concilier : celle de l’exhaustivité, et celle de la plausibilité.

<sup>2</sup> Il existe des degrés de figement plus ou moins forts pour les constructions idiomatiques (*idioms*).

pertinence d'une approche représentationniste, qui est loin d'aller de soi dans les sciences cognitives (cf. Varela). Comme le fait très justement remarquer Jackendoff :

The problem is that the term representation suggests that it represents *something*<sup>3</sup> –and for something to represent something else, it must represent it *to someone* (2002 : 19).

Formulé en ces termes, le problème vient de ce que c'est le locuteur qui se représente mentalement la structure de la phrase, alors qu'il n'a, toujours selon Jackendoff, pas d'accès conscient à l'intégralité de ladite structure. La représentation est ainsi limitée car l'effort introspectif du locuteur est jugé insuffisant. Tout en conférant une pertinence indéniable à cette mise en garde, nous pensons malgré tout que le locuteur a un accès, fut-il partiel, de type introspectif, non pas à la structure cognitive et langagière, mais à son produit symbolique. Nul besoin pour cela d'adhérer à la thèse de l'homonculus cartésien, « the little person in the brain », comme a pu le qualifier ironiquement Dennett (1991)<sup>4</sup>.

C'est dans l'optique de la résolution des problèmes liés à la représentation que se situe la thèse symboliste des GxC (avec Fillmore, Kay, Lakoff, et Langacker notamment). Dès l'origine, les constructions linguistiques ont été pensées comme des symboles signifiants. La compétence linguistique ne se réduit donc pas à la seule maîtrise de principes régulateurs abstraits mais englobe un ensemble bien plus complexe de composantes qui participent d'un mode de représentation procédural. Ainsi, tout locuteur met en œuvre non seulement des constructions très abstraites mais également des constructions plus ancrées dans le lexique.

## 2. Une remise en cause de la distinction règle/lexique

Pour un générativiste, tout ce qui est arbitraire et particulier (idiomatique notamment) relève du lexique et est à exclure du système de généralisation syntaxique. C'est pourquoi les constructions en tant que telles n'y ont pas leur place : « The notion of grammatical construction is eliminated, and with it, construction-particular rules (Chomsky 1993 : 4) ».

A priori, les constructions plus lexicales ont encore moins leur place que les constructions abstraites dans le système génératif, même si ce dernier admet des exceptions. Celles-ci ont trait au fonctionnement des idiomes. Nous savons qu'en grammaire générative, l'information spécifique est placée dans le lexique. Or, une construction idiomatique comprend nécessairement de l'information lexicale<sup>5</sup>. Plusieurs critères définitoires proposés dans différents ouvrages permettent à présent non seulement de caractériser les idiomes mais encore d'en distinguer plusieurs types. Il faut certes établir une distinction entre les idiomes purs, extrêmement figés – *let's call it a day, break a leg, hit the hay/sack, cut it out* – et les constructions idiomatiques partiellement productives<sup>6</sup>

---

<sup>3</sup> C'est l'auteur qui souligne dans tous les cas.

<sup>4</sup> Dennett (1991) dénonce le recours à ce type d'explication métaphorique. Il va jusqu'à parler de « homonculus fallacy ».

<sup>5</sup> L'insertion du lexique dans un schéma abstrait rend ce dernier plus figé, donc nécessairement moins productif qu'un schéma abstrait prototypique.

<sup>6</sup> À des degrés divers encore une fois.

– *the X-er, the Y-er, (X) blow X's nose*, etc. Parmi les travaux les plus approfondis sur la question, on trouve Fillmore et al. (1988), article dans lequel la construction *the X-er, the Y-er*, citée ci-dessus, a été traitée en profondeur, et Nunberg, Sag & Wasow (1994)<sup>7</sup>.

Le travail de classification de Fillmore et ses collègues est d'autant plus important qu'il a permis de poser les bases d'une grammaire de constructions. Il postule quatre couples de traits définitoires :

- (a) l'encodage/le décodage,
- (b) le grammatical/l'extragrammatical,
- (c) substantif/formel,
- (d) absence/présence de pertinence pragmatique.

Un idiomme est dit « encodant » (*encoding*) lorsque son interprétation ne fait appel à aucune autre règle que celles mises en œuvre pour interpréter le sens des énoncés en général. Même si son interprétation est quasiment littérale, il est pourtant arbitraire au sens où la combinaison d'éléments qui le constituent a, dans cette configuration précise, une interprétation spécifique. Ainsi, *answer the door* et *ask for trouble* sont-ils des idiomes encodants dans la mesure où ils sont interprétables de par les éléments qui les composent, mais arbitraires car ce sont des moyens conventionnels d'exprimer le fait d'ouvrir une porte d'entrée en réponse à un appel ou de provoquer quelqu'un. Par contraste, il est impossible de déduire le sens global d'un idiomme « décodant » (*decoding idiom*) à partir des éléments qui le composent. Parmi les exemples célèbres figure *kick the bucket*, dont le sens global (*mourir*) n'est normalement pas associé au fait de donner un coup de pied (*kick*) dans un seau défini (*the bucket*). En dépit de cette différence, idiomes encodants et décodants sont toutefois unis par leur dimension arbitraire (conventionnelle). En ce qui concerne le second couple d'idiomes, Fillmore et al. définissent les idiomes grammaticaux par la possibilité de les décomposer en fonction des règles syntaxiques canoniques. De fait, les idiomes encodants et décodants sont tous également grammaticaux : *he kicked the bucket, she spilled the beans*, participent du même schéma syntaxique de type SVO. Ce qui les rend idiomatique, c'est leur irrégularité (sémantique principalement). Les idiomes extragrammaticaux quant à eux ne sont pas décomposables régulièrement du point de vue de la syntaxe. Fillmore cite les exemples suivants : *sight unseen, by and large, so far so good*, etc., auxquels nous pouvons ajouter *no can do, be that as it may*, etc. (la liste est longue). Le dernier couple établit une distinction entre les idiomes substantifs, dont l'instanciation des places lexicales est complètement figée – comme en (1) – et les idiomes formels, plus flexibles au niveau du lexique et des modificateurs associés, comme en (2), où le choix du possessif coréférentiel dépend de l'instanciation de X (*I blew my nose, Doris blew her nose*, etc.) :

- (1) It was a piece of cake.  
\*They were two pieces of cake.  
\*It was a piece of a sponge cake.
- (2) (X) blows X's nose.

---

<sup>7</sup> La littérature consacrée aux formes/constructions/tournures idiomatiques est vaste et ne saurait se limiter à ces deux exemples. Si nous voulions être exhaustif, il nous faudrait inclure les études de type phraséologique ainsi que tout ce qui a trait aux collocations.

La distinction entre substantif et formel est souvent mise à mal par certains exemples intermédiaires du type *the X-er the Y-er*. Comme le soulignent Fillmore et al., il est des cas où cette construction est schématique (c'est-à-dire abstraite et productive) :

- (3) The richer the people, the bigger the cranes they erected (BNC).
- (4) The harder they pulled the louder it became (BNC).

En revanche, la construction est figée en (5) :

- (5) The bigger they are, the harder they fall.

Enfin, les idiomes à pertinence pragmatique, en plus d'avoir un sens idiomatique, sont utilisés dans des contextes particuliers. Ainsi, *see you later* est utilisé rituellement pour finir une conversation ou congédier quelqu'un. Globalement, l'intérêt de l'étude de Fillmore et al. est de révéler la diversité interne dans la catégorie des idiomes, tout en reliant cette variation (syntaxique, sémantique et pragmatique) à des degrés de productivité.

### 3. Le rôle structurant de la convention

L'autre intérêt des idiomes est lié à leur nature éminemment conventionnelle. C'est là un critère définitoire indispensable selon Nunberg et al. :

Their meaning or use can't be predicted, or at least entirely predicted, on the basis of a knowledge of the independent conventions that determine the use of their constituents when they appear in isolation from one another (492).

Si les constructions idiomatiques sont à ce point conventionnelles, alors il y a de grandes chances pour qu'elles soient « stockées »<sup>8</sup> telles quelles dans la mémoire des locuteurs. Or, nous venons de voir que certains aspects de ces constructions, justement parce que ces dernières sont conventionnelles, ne peuvent pas être expliqués par le seul recours à des facteurs combinatoires (ceux-là même qui se situent à la jonction entre forme et sens). L'approche combinatoire est donc problématique. Jackendoff tend à confirmer cela lorsqu'il montre que le problème est également présent si l'on adopte le point de vue de la neuroscience récente :

(...) contemporary neuroscience tends to see transient (short-term) connections among items in memory as instantiated either by spreading activation through synapses or by the "binding" relation, often thought of in terms of firing synchrony. By contrast, lasting (long-term) connections are usually thought of as encoded in terms of strength of synaptic connections (2002 : 65).

---

<sup>8</sup> Qu'il nous soit permis ici de nous dissocier de la tradition qui voit l'esprit du locuteur comme un espace de stockage semblable à celui du disque dur d'un ordinateur. Nous pensons que le concept métaphorique de stockage fait l'erreur de réifier des connaissances, qui par nature, sont procédurales.

Le problème vient de ce que, si l'on pense le langage uniquement exclusivement en termes combinatoires, une même construction<sup>9</sup> peut être encodée par la mémoire de travail tout en étant stockée dans la mémoire à long terme. En fonction du degré d'idiomaticité, tout ou partie d'une construction sera répartie dans la mémoire à court terme ou à long terme. A priori, une construction du type *kick the bucket* a, de par son haut degré d'idiomaticité, sa place dans la mémoire à long terme. Mais sa structure SVO est construite de façon combinatoire. Et Jackendoff de conclure :

It does not seem correct to posit that the connections of *kick the bucket* are encoded as synaptic weights and those of *lift the shovel* as firing synchrony (2002 : 66).

C'est pour échapper à l'aporie d'une approche componentielle et combinatoire de la grammaire que Fillmore et al. ont posé les bases d'une Grammaire de Constructions. Plutôt que de postuler une distinction entre le lexical et l'abstrait (le grammatical), peut-être est-il plus pertinent de voir en la grammaire un système structuré par des constructions qui ne se distinguent que par leur degré de schématisme. Comparons les exemples ci-dessous :

- (6) (...) there's no need to *blow a fuse* (BNC).
- (7) Yeah, yeah, don't *get your knickers in a twist*, it's in one piece (BNC).
- (8) (...) few Asian adults even think about integration, *let alone* want it (BNC).
- (9) The plate umpire *roared and punched a batter out* (*Strong Motion*, Jonathan Franzen).

En (6), la construction entière est figée, hormis les inflexions possibles. En (7), la constructions *X get X's knickers in a twist* est moins figée, car, en plus d'afficher la même flexibilité inflexionnelle que (6), elle inclut une place d'argument ouverte. En (8), la construction *let alone* joue le rôle de connecteur et laisse toutes les places ouvertes dans les propositions qu'elle relie. La construction en (9) est résultative. Les résultatives ont fait l'objet de traitements approfondis dans le cadre des Grammaires de Constructions (Goldberg 1995, Boas 2003, Goldberg & Jackendoff 2004). Leur but est de proposer une représentation globale du savoir linguistique tel qu'il est ancré dans l'esprit du locuteur. Nous en revenons donc au problème de la représentation, mentionné plus haut, mais avons avancé dans la résolution du problème. Elle n'est pas symbolique au sens où elle représenterait une entité spécifique dans l'esprit du locuteur mais plutôt en tant que produit stabilisé de routines linguistiques. Elle est en cela dotée d'une dynamique interne.

#### 4. Le statut de la représentation

D'aucuns déduiront que, si la construction grammaticale est de nature procédurale, elle contient nécessairement de l'information linguistique. Dans le cas des constructions, celle-ci ne se limite pas au contenu propositionnel mais concerne également, par exemple,

---

<sup>9</sup> Jackendoff parle de « relations », vu que la neuroscience travaille sur les connexions synaptiques.

les modalités d'instanciation d'arguments en contexte. Or, pour Jackendoff (2002 : 20), cela ne permet pas d'échapper au problème mentionné plus haut. En effet, le terme d'*information*, tout comme celui de *représentation*, ne peuvent pas être pensés sans référence à l'intentionnalité (Searle). Une information suppose un destinataire à informer. C'est pourquoi aux termes sémantiquement biaisés de « représentations », « symboles » et « information » il préfère les concepts plus neutres selon lui d'« entités cognitives » (*cognitive entities*) ou d'« éléments structuraux » (*structural elements*). Malgré cette précaution terminologique, il n'en demeure pas moins qu'il manque à ce modèle une entité intermédiaire entre la structure cognitive et son produit langagier. C'est pourquoi nous pensons que, pour l'heure, il est dangereux de se débarrasser de la représentation, du moins en linguistique.

Pour les cognitivistes, la compétence linguistique (et, au-delà, langagière) d'un individu s'appuie sur un inventaire structuré de constructions reliées par un réseau qui admet des centres et des périphéries. Si les linguistiques cognitives s'accordent à dire que l'unité fondamentale est constructionnelle et que les constructions participent d'un mode de représentation procédural, il est difficile de décrire précisément de quel ordre est la représentation en linguistique. Dire qu'elle est symbolique fournit certes les motivations qui président à son élaboration, mais ne dit finalement pas grand-chose quant à son contenu. Par ailleurs, le véritable problème pour le linguiste n'est peut-être pas tant à *qui* représenter mais *que* représenter. Il existe dans la tradition linguistique deux positions extrêmes à ce sujet<sup>10</sup>. La première est celle des structuralistes, pour qui il existe une structure préexistante. Dans ce cas, la tâche du linguiste est double. Il lui faut d'abord trouver cette structure, puis la décrire le plus économiquement et le plus clairement possible<sup>11</sup>. La deuxième voit en la langue une masse informe dont il faut faire émerger la structure par un travail linguistique qui ne soit bien évidemment pas en conflit avec les données empiriques. L'approche centrée sur l'usage est dans cette mouvance. De nos jours, nombreux sont les modèles qui, à l'opposé, s'appuient sur la conviction qu'il existe bien une réalité structurale de la langue. On est en droit de douter de leur pertinence, lorsque l'on se rend compte d'une part que leur nombre ne cesse d'augmenter, et d'autre part qu'ils sont tellement différents qu'ils ne peuvent pas tous avoir le même degré de vérité. C'est notamment sur ce critère que Tomasello fonde sa distinction entre les modèles imposés de l'extérieur et l'approche centrée sur l'usage :

(...) the principles and structures whose existence it is difficult to explain without universal grammar (such Chomskian things as the subadjacency constraint, the empty category principle, and the binding principles) are theory internal affairs and simply do not exist in usage-based theories of language – full stop (2003 : 7).

---

<sup>10</sup> Il semblerait, à en croire Peeters (2001), que la tradition ait retenu deux noms pour ces courants. Le premier serait la théorie « de la vérité divine », et le second la théorie « de la baguette magique » (respectivement « the "God's truth" » position » et « the "hocus-pocus" position »).

<sup>11</sup> On retrouve ici le souci de certains mathématiciens pour qui une modélisation est d'autant plus vraie qu'elle est élégante, car économique.



L'angle d'attaque choisi par Tomasello est acquisitionnel. Si l'on aborde l'acquisition d'une langue maternelle en y incluant les problèmes liés à la modélisation d'une grammaire universelle quelle qu'elle soit, il devient très difficile d'expliquer les changements liés au développement. En effet, comment le développement est-il possible si l'on postule une grammaire immuable ? On retrouve cette aporie en diachronie : comment peut-on penser l'évolution de la grammaire si à la base celle-ci repose sur des fondements universels ?

L'unité symbolique est donc procédurale. Elle n'a que peu à voir avec une autre acception de l'adjectif *symbolique* tel que l'utilisent certains chercheurs dans d'autres branches des sciences cognitives. En mathématiques comme en logique, un symbole est une variable ( $x$  et  $y$  dans le premier cas,  $p$  et  $q$  dans le second) qui représente un nombre indéfini de valeurs. Dans ce cas, une opération symbolique s'exécute au niveau de la représentation (non procédurale), indépendamment des valeurs particulières. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre l'application symbolique des règles syntaxiques et morphologiques chez Pinker (1999). Par exemple, la formation du prétérit régulier en anglais est, selon lui, une opération symbolique (*symbol processing*) :

(...) irregular inflection depends on *memorized* words or forms *similar* to them, but regular inflection can apply to *any* word, regardless of whether the word is readily retrievable from memory. Regular inflection has that power because it is computed by a mental operation that does not *need* access to the contents of memory, namely, a symbol-processing operation or rule, which applies to any instance of the symbol "verb" (1999 : 119).

La règle qui gouverne l'ajout de l'inflexion du prétérit est ici décrite comme s'appliquant au niveau du verbe indépendamment de son sens et de sa forme (phonologique notamment). Cette théorie ne résout malheureusement pas les problèmes liés à la mémoire, en particulier en ce qui concerne des unités problématiques, car intermédiaires, c'est-à-dire à la fois abstraites et lexicalement instanciées. Là où les linguistiques cognitives auront tendance à se distancier de Pinker, c'est dans leur refus de postuler l'existence de symboles intrinsèquement vides de contenu sémantique et phonologique (ou, plus généralement, formel). L'unité de base des linguistiques centrées sur l'usage possède une trame procédurale. Elle est en cela dotée d'une dynamique interne. L'une des (nombreuses) tâches du linguiste est de parvenir à la modéliser.

### **Pour résumer**

Les constructions ne sont pas uniquement syntaxiques. Elles sont doublement cognitives :

- (i) l'élaboration d'une construction relève de phénomènes d'interprétation (c'est d'ailleurs le sens de *construction* en anglais) et de perception. Chaque construction est une abstraction schématique fondée sur l'observation de régularités dans l'usage. Certaines constructions fondamentales parviennent à capturer un tel degré de généralité qu'elles sont susceptibles d'être traitées sur le mode d'un archétype conceptuel.
- (ii) en retour, une construction est également au cœur de la cognition en ce qu'elle sert de « grille de lecture » dans la conceptualisation unifiée de l'expérience.

Leur rôle est d'autant plus incontournable que les sujets cognitifs catégorisent toujours l'expérience en référence à des schémas établis (c'est d'ailleurs ce qui en fait des sujets cognitifs).

En somme, parce que les constructions relèvent d'une caractérisation sémantique et symbolique, et qu'elles jouent un rôle dans la conceptualisation unifiée de l'expérience, ainsi que dans la catégorisation des formes de la langue, elles sont au cœur de la cognition.

## Références bibliographiques

- Boas, H.C.  
2003. *A Constructional Approach to Resultatives*. Stanford : CSLI Publications.
- Chomsky, N.  
1965. *Aspects of the Theory of Syntax*. Cambridge : MIT Press.  
1993. « A minimalist program for linguistic theory », in *The view from Building 20: Essays in linguistics in honor of Sylvain Bromberger*. Sous la direction de K. Hale et S.J. Keyser, Cambridge : MIT Press.  
1995. *The Minimalist Program*. Cambridge : MIT Press.
- Dennett, D.  
1991. *Consciousness Explained*. New York : Little, Brown.
- Fillmore, C.J., P. Kay, et M. O'Connor.  
1988. « Regularity and idiomaticity in grammatical constructions: the case of *let alone* ». *Language* 64, 501-38.
- Fitch, T., M. Hauser, & N. Chomsky  
2005 « The evolution of the language faculty: clarifications and implications ». *Cognition* 97, 179-210.
- Goldberg, A.  
1995. *Constructions: a Construction Grammar Approach to Argument Structure*. Chicago : University of Chicago Press.
- Goldberg, A. et R. Jackendoff  
2004. « The English resultative as a family of constructions ». *Language* 80/3, 532-568.
- Hauser, M., N. Chomsky, & T. Fitch  
2002. « The faculty of language: What is it, who has it, and how did it evolve? ». *Science* 298, 1569-1579.
- Jackendoff, R.  
2002. *Foundations of Language : Brain, Meaning, Grammar, Evolution*. Oxford, New York : Oxford University Press.
- Jackendoff, R. & S. Pinker  
2005 « The nature of the language faculty and its implications for evolution of language (Reply to Fitch, Hauser, and Chomsky) ». *Cognition* 97, 211-225.
- Lakoff, G.  
1987. *Women, Fire, and Dangerous Things: What Categories Reveal about the Mind*. Chicago : University of Chicago Press.
- Langacker, R. W.  
1987 *Foundations of Cognitive Grammar (Volume I)*. Stanford : Stanford University Press.
- Nunberg, G., I. A. Sag, et T. Wasow.  
1994. « Idioms ». *Language* 70, 491-538.
- Peeters, B.  
2001. « Does Cognitive Linguistics Live up to its Name? », in *Language and Ideology: Volume 1: Theoretical Cognitive Approaches*. Sous la direction de R. Dirven, B. Hawkins et E. Sandikcioglu. Amsterdam, Philadelphia : John Benjamins, 83-106.

Pinker, S.

1999. *Words and Rules: The Ingredients of Language*. New York : Basic Books.

Pinker, S. & R. Jackendoff

2005 « The faculty of language: what's special about it? ». *Cognition* 95, 201-236.

Tomasello, M.

2003. *Constructing a Language: A Usage-Based Theory of Language Acquisition*. Cambridge, Mass.: Harvard University Press.